

WERTHER

Drame romantique de Max Ophüls



Annie Vernay et Pierre-Richard Wilm dans « Werther »

Est-il besoin de résumer le Werther de Goethe, l'histoire de Charlotte, fille du bailli de Walheim, petite ville du grand-duché de Hesse, qui épouse Albert par respect de la loi jurée et lui reste fidèle bien qu'elle aime Werther ?

Son unique erreur, ou plutôt sa faiblesse, n'avoir pas avoué au jeune magistrat Werther qui la courtise pendant l'absence d'Albert en tout bien tout honneur et la croyant libre, qu'elle ne l'est plus. Werther a beaucoup de séduction, il est poète. Leur retour de la kermesse, à travers champs, au clair de lune derrière la voiture où sommeille Emma, leurs rendez-vous forestiers du dimanche ont une douceur dont elle ne soupçonne pas le péril. Le jour où il lui demande d'être sa femme, où il a mis son bel habit pour aller rendre visite au bailli, elle doit lui annoncer à la fois le retour d'Albert et son serment.

Charlotte épouse Albert, et Werther, désespéré, tente de l'oublier. Au cours de séances de musique, en compagnie du jeune ménage et du président du tribunal, il s'aperçoit qu'il n'a cessé de troubler Charlotte. Par ailleurs, il irrite la jalouse d'Albert son ami, qui est pris de doutes. Comprenant que sa passion est sans espoir et ne peut que détruire la quiétude de ceux qu'il aime, il préfère en finir avec la vie.

Depuis longtemps, nous n'avions vu dans le cinéma français une œuvre réalisée avec tant de délicatesse. Mettons à part les personnages aimés de nobles sentiments. Les décors, les extérieurs, les éclairages font une succession de tableaux enchanteurs et du meilleur goût. On ne sait quoi admirer davantage, de la scène bucolique où Werther et Charlotte vont à la rencontre l'un de l'autre à travers un champ de blé et qui rappelle certain passage de la Symphonie inachevée ou de ces intérieurs

pleins d'ombres sur lesquels se jouent la lumière des lanternes, ces bougies, des candélabres.

J'ai aimé ce salon où Albert prélude sur son violon aux accents de « Heidenroslein », tandis que Charlotte l'accompagne au clavecin, ses larges atours faisant corolle au tabouret, alors que le président du tribunal fredonne la mélodie ; cet étroit escalier qui permet tout un exposé dramatique presque sans paroles, et la fin de Werther abandonnant son cheval avec une carette sur les naseaux et se tirant un coup de pistolet dans l'obscurité de la campagne pendant que l'animal file au galop. Mais Albert surprend sa femme en train de réciter une prière comme une litanie monocorde d'où se détache sur un ton plus implorant : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation et délivrez-nous du mal ».

Pierre-Richard Wilm a été choisi pour incarner Werther, l'amoureux poète. Je ne vois pas d'autre artiste qui eût été susceptible de mieux remplir son rôle. Jean Galland est un Albert parfait, composé bourgeois mais bon, sécurisable, compréhensif du désarroi de Charlotte. Un moment, il la soupçonne. Elle est sortie brusquement sans dire où elle allait après avoir reçu un message de Werther. Quand il apprend qu'elle est allée à l'église demander conseil à un prêtre, son geste de déchirer un billet sans le lire est une jolie preuve de confiance muette.

Annie Vernay est une ravissante Charlotte qui joue comme on le lui a enseigné, avec le désir de bien faire ; mais elle est trop jeune et trop ignorante de la vie pour exprimer tant d'émotion contenue, tant de passion combattue.

Le réalisateur Max Ophüls ne mérite que des compliments.

CINÉMA

LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS

Tandis que Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre 1189-1199 est parti pour la troisième Croisade, en compagnie du roi de France, s'en revenait dans son pays, il fut pris et fait prisonnier par le duc d'Autriche. Le prince Jean sans Terre en profita pour se déclarer régent avec l'appui des Normands et opprimer cruellement les Saxons. Sous le fallacieux prétexte de constituer la rançon du roi son frère, il multiplia les exactions et permit aux seigneurs normands de piller à leur guise les Saxons.

Un jeune chevalier, Robin, sire de Loxley, leva une petite armée de Saxons fidèles à Richard Cœur de Lion. Proclamés hors la loi, ils tinrent la profonde forêt de Sherwood, dévalisant à leur tour les Normands pour constituer la rançon de 150.000 livres exigée pour le roi, venant en aide aux pauvres et aux opprimés. Après avoir pas mal ferrallé et rusé, les compagnons de Robin eurent enfin le dessus, défirent les Normands en présence du croisé libéré, lui prêtèrent serment et acclamèrent leur chef qui épousa la pupille de Richard Cœur de Lion.

Il paraît que Robin de Loxley, preux à sa manière, exista vraiment, mais que les légendes populaires s'étant emparées de ses faits, il fallut aux auteurs du scénario enquêter soigneusement dans les bibliothèques avant de livrer aux réalisateurs les bases d'une épopée qu'ils voulaient le plus historique possible.

Les temps modernes éprouvent obligatoirement une certaine excitation à se pencher sur les périodes les plus actives de l'histoire.

L'histoire se fabrique chaque jour. Ce qui se passe aujourd'hui, ce qui s'est passé hier en est déjà. Nous la vivons, mais à notre détriment. Si elle est palpitante et en période éruptive, elle n'en est que plus âpre et difficile à aimer. C'est probablement une raison pour laquelle nous nous penchons avec avidité sur le passé, pour y oublier le présent ou pour nous en consoler, découvrant que jadis c'était la même chose.

Les récits historiques tiennent une grande place dans la littérature et dans le cinéma. On fait des livres et des films avec les petits côtés humains des amours célèbres. Mais on sort volontiers de ce bain de tendresse et de passion pour se plonger dans la fresque mou-

vante, haute en ton. Nul doute qu'en 1938, les gens soient attirés par ce Robin des Bois qui sut dire à chacun son fait et qui eut la manière de transformer la rapine en acte valeureux et probe envers la nation et son monarque !

Les aventures de Robin des Bois ont été tournées en couleurs, procédé qui nous semble plus heureux que le noir et blanc dans les vastes mouvements de foule. Le grouillement en teinte uniforme incapable de résister à la monotonie a été avantageusement le pas à une succession de tableaux dont il faut composer les tâches. Le meilleur en scène doit se doubler d'un peintre et l'œil du spectateur trouve aux masses un attrait jusqu'alors inconnu.

Le film ne comporte pas qu'un seul clou, comme cela est courant, mais une demi-douzaine, reliés par des chevaux-chiens ventre à terre, des batailles, des duels, des repas. Je serais bien en peine de dire si le public donnera sa préférence au gut-apens monté par les compagnons de Robin qui s'abattent des frondaisons sur le dos des Normands, par le truchement de cordes-feuillages à la Tarzan, aux sous-bois, aux combats à la flèche, à l'épée, au bâton, aux festins sans fourchettes qui déposaient devant les convives volailles et venaisons dans la proportion d'un faisau ou d'une dinde par tête. Encore, la pièce apparaît-elle rôtie à point et croustillante, justifiant l'appétit du héros autant que l'exercice qu'il se donne !

Robin des Bois est campé par Errol Flynn. Puisque les chroniqueurs de l'époque le dépeignent « blond, élané, doué d'une force et d'une adresse extraordinaires », il y a tous lieux d'être satisfait par l'aisance du jeune acteur américain applaudi dans *Captaine Blood* et *La Charge de la Brigade légère*. Il retrouve son antagoniste de *Captaine Blood*, Basil Rathbone, devenu messire Charles de Gisbourne qui, dans un château-fort perd la vie comme jadis au bord de la mer, avec autant d'art et de superbe.

Nous acceptons très bien, comme Jean sans Terre, Claude Rains, l'habituel traître. Le sourire féminin est apporté par la jolie Olivia de Havilland, qui gagne à porter des modes moins strictes et plus ouvrées. Elle ne paraît du reste jamais en très gros plan, l'intrigue amoureuse étant réduite au minimum.



Genevieve Callix dans « Une petite peste »

Cinq minutes avec UNE PETITE PESTE

Je me serais volontiers installé dans cette enfilaie de salons très vieille France que le décorateur Claude Boutin vient dresser pour tourner un film que Jean de Limur prépare d'après une pièce de Romain Coolus : *Petite Peste*. N'était cette absence de plafond à une hauteur normale, on se croirait dans une demeure aménagée par des gens de goût. La crédence du hall est une pièce de musée et non une vulgaire reproduction, de même la table rectangulaire et les deux cathédres, qui se font vis-à-vis. Les bibelots sont délicats et d'une pâte authentique. J'ai été jusqu'à soulever le couvercle d'une bonbonnière avec l'impression qu'elle devait contenir quelques chocolats offerts à la maîtresse de céans.

De ce hall on accède, par deux marches et une grille de fer forgé, à un salon intime ramassé autour d'une immense cheminée et, de l'autre côté, à gauche de l'escalier qui s'élève vers le premier étage, trône le salon de musique avec dégagement sur le jardin.

Les tons dominants sont le vert d'eau et le mauve. Ces fauteuils capitonnés style dame aux Camélias évoquent par leur teinte la façade d'un salon de coiffure en rez-de-chaussée.

On pense qu'ils doivent passer au soleil ; puis, à cause de la camera et de la charpente du toit, qui apparaît dix mètres plus haut avec des caissons de paille et de papier d'emballage pour étouffer les bruits du dehors, on se souvient que l'on est dans un studio et l'on sacrifie la pratique à la photogénie des nuances.

Voici la « petite peste » en personne, revêtue d'une salopette vert anglaise et chaussée de brodequins de chasse.

— Hé là ! Mademoiselle, que faites-vous ainsi accommodée dans cette pièce raffinée et oustée ?

— Je reviens de la chasse aux escarabots où j'ai entraîné André Roanne pour l'empêcher de courtiser Jeanne Bittel, ma mère adoptive. Je sors de pension, mais j'ai l'œil. Ce jeune godelureau ne doit pas amener la zizanie dans un ménage ami qui s'entend bien. Tandis que le l'accompagne, il ne peut accomplir sa besogne traitresse à l'égard du maître de maison Henri Rollan. Mais voilà... l'ingénieur René Lefèvre, timide, au plus bel avenir, se méprend sur mon attitude. Il me croit éprise de Roanne, alors que je serais très contente de répondre « oui » à sa demande en mariage. Comment me tirer d'affaire et, en même temps, ma mère adoptive ? Je rouis les uns, je charme les autres et je me fiance presque de force à René Lefèvre après une série d'épisodes variés.

— Et quel âge a votre héroïne ?

— Dix-sept ans, un culot terrifiant, le verbe acide, le cœur tendre, de l'imagination à revendre... une petite peste quoi !

— Silence, on tourne... les projecteurs sont en place, René Lefèvre est venu s'accouder sur le piano pour bouder. Il est jaloux, donc amoureux. Va-t-il faire sa déclaration ? Non, il va annoncer à la petite peste, en rupture d'escarabots, qu'il reprend le train pour Paris...



Errol Flynn, Olivia de Havilland et Basil Rathbone dans « Les aventures de Robin des Bois »



Sydney Toler

CHARLIE CHAN continue... SIDNEY TOLER SUCCEDE A WARNER OLAND

Après deux mois de recherches, on vient enfin de trouver un successeur à Warner Oland. Darryl Zanuck, en effet, annonce que Sidney Toler, qui, depuis trente ans, s'est consacré tour à tour au théâtre et à l'écran, vient d'être choisi pour continuer le personnage célèbre de Charlie Chan.

Warner Oland, qui mourut à Stockholm le 5 août dernier, avait personnifié le fameux détective dans dix-sept productions, et sa renommée était devenue mondiale. Aussitôt après sa mort, Darryl Zanuck et Sol Wurtzel, producteurs des séries « Charlie Chan », repèrent, des quatre coins du monde, des lettres demandant que l'on continuât les films de Charlie Chan.

Toler fut le trente-cinquième artiste que l'on essaya dans ce rôle. C'est pendant qu'il tournait un film *Up the River*, que son producteur se rendit compte qu'il avait le physique et les qualités recherchées. Sidney Toler est né à Warrensburg aux Etats-Unis. Se destinant au théâtre, il y réussit brillamment. Pendant quatorze ans il fit partie de la troupe de David Belasco, et c'est en 1930 qu'il vint à l'écran et ne le quitta plus.

PRINCE DE MON CŒUR

À la Cour de Sloppodavie, le prince régnant, Serge III, est mélancolique. Il s'ennuie profondément et regrette la joyeuse vie d'étudiant qu'il menait à Paris. Mais un bureau du tourisme français à l'étranger organise une loterie pour un voyage à Paris. Le billet gagnant échoit au premier chambellan du prince. Tous deux seront du voyage inconnu.

Un billet est également décerné à la meilleure élève du pensionnat sloppodave : elle se nomme Katia.

À Paris, Katia se met à la recherche de son souverain, alias George Marc afin de le ramener auprès d'une soi-disant fiancée : Nadia, compagne de Katia.

Mais le prince devient vite épris de Katia et, après maintes aventures pendant lesquelles on a voulu le détrôner tout s'arrangera en Sloppodavie. Katia étant la fille d'un conte russe, rien ne s'opposera à son mariage avec Serge III Nadia, n'ayant jamais été fiancée au prince que dans son imagination.



Claude May dans « Prince de mon cœur »